Le Fine Arts Quartet

par Hervé Pennven

Le label Le Palais des dégustateurs a entrepris de rééditer tous les enregistrements du chef argentin atypique Carlos Païta (voir *La Nef* n°367 de mars 2024). Carlos Païta avait créé son propre label, Lodia, pour être certain que ses disques correspondraient exactement à ce qu'il voulait. Le catalogue de ce label, Lodia, ne comporte donc que des enregistrements de Païta. À une exception près : cinq disques du Fine Arts Quartet. Pourquoi cette exception ? Sans doute parce que Païta avait été enthousiasmé par des concerts de cet ensemble américain en 1986 à Londres où il avait constitué son propre orchestre : les enregistrements sont tous de 1986 et 1987.

Le Palais des dégustateurs réédite le premier de ces disques : le 19e Quatuor de Mozart (dit *Les Dissonances*), et le 14e de Schubert (*La jeune fille et la mort*). Deux chefs-d'œuvre absolus de la musique de chambre, dans un sommet d'interprétation.

Le Fine Arts Quartet, fondé en 1946 à Chicago, et qui existe toujours, était en quelque sorte, en 1986, dans sa deuxième formation (aux violons Ralph Evans et Efim Boico – qui sont toujours en poste, à l'alto Jerry Horner, au violoncelle Wolfgang Laufer), au faîte de son talent. Il avait déjà beaucoup enregistré, pour de grands labels ; le fait qu'il ait accepté la proposition de Carlos Païta montre qu'il souhaitait bénéficier des conditions techniques exceptionnelles qu'il lui offrait.

Dès le début du quatuor de Mozart on est frappé par l'homogénéité absolue des quatre instruments, sur le plan sonore, mais aussi expressif : la hauteur de vue, la plénitude, l'élégance n'empêchent pas une vive sensibilité, un discret mais permanent frémissement d'émotion. Dans les dialogues du premier mouvement et les échos du deuxième, le violoncelle a exactement la même autorité que le premier violon, comme s'il n'y avait qu'un seul interprète.

Cela se confirme dans Schubert, où ce sont les quatre qui montrent la même autorité, dans une cohésion parfaite qui donne leur pleine mesure aux exacerbations du premier mouvement et à la terrible course du dernier, comme au chant bouleversant de l'accompagnement de piano du lied *La jeune fille et la mort* (et ses cinq variations qui sont véritablement au centre de l'œuvre) ou au trio enjoué du scherzo. Les contrastes sont appuyés jusqu'au point où ils deviendraient trop violents, le chant s'appuie sur un léger *portamento* qui était pourtant proscrit à l'époque mais achève de faire de cette interprétation un joyau inestimable.

H.P.